

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FAUNE CANADIENNE.

LES OISEAUX.

—

(Continué de la page 258).

—

VII. Famille des TROGLODYTIDES. *Troglodytidae*.

Bec ordinairement sans échancrure à son extrémité et sans soies à la base ; les plumes du front généralement n'atteignent pas les narines et celles des lores sont terminées en soies ; ailes arrondies, à peu près de la longueur de la queue, celle-ci graduée ; primaires 10, la 1ère de la moitié de la longueur de la seconde ; doigt médian ordinairement uni dans toute la longueur de son article basilaire avec le doigt extérieur, et dans la moitié à peu près du même article avec l'intérieur ; tarses écailleux.

Cette famille, dans notre faune, se borne aux 2 genres suivants.

Ongle du doigt postérieur plus long ou égal au reste de ce doigt.....	CISTOTHORUS.
Ongle du doigt postérieur plus court que le reste de ce doigt	TROGLODYTE.

I Gen. CISTOTHORUS, Cabanis.

Bec aussi long que la tête, très déprimé, sans échancre, courbé ; tarses plus longs que le doigt médian ; doigt postérieur plus long que les latéraux, plus court que le médian ; ailes un peu plus longues que la queue qui est arrondie.

Ce genre ne renferme que l'espèce suivante.

Le Troglodyte des marais. *Cistothorus palustris*, Cab. *Certhia*, Wils. *Troglodytes*, Bonap. *Thryothorus*, Nutt.—Angl. *The Marsh Wren*.—Longueur $5\frac{1}{2}$; ailes $2\frac{1}{4}$; queue 2 pouces. Bec crochu, aussi long que la tête. Parties supérieures d'un brun rougeâtre, excepté la couronne, les scapulaires, les tertiaires et la queue qui sont d'un noir presque pur ; le cou et le dos portent chacun des stries blanches ; une strie blanche passe aussi au-dessus de l'œil ; le dessous est presque blanc pur, à l'exception des côtés qui sont légèrement lavés de brun.

Ce Troglodyte qui est assez rare dans notre province, se tient presque continuellement sur les bords des ruisseaux et des marais où il se construit, avec de la boue, un nid d'un travail merveilleux, qu'il attache aux joncs, hors de l'atteinte des hautes eaux. Il pond 6 œufs, très petits, et d'un brun très foncé.

2 Gen. TROGLODYTE. *Troglodytes*, Vieillot.

Mêmes caractères que ceux du genre précédent ; il ne s'en distingue que par des pieds plus grêles, et l'ongle du doigt postérieur beaucoup plus petit, se trouvant toujours plus court que le reste du doigt, loin de l'égaliser ou de le dépasser.

Ce genre ne renferme que les 2 espèces qui suivent.

1. Le Troglodyte ædon. *Troglodytes ædon*, Vieillot. *Sylvia domestica*, Wils. *Trog. fulvus*, Nutt.—Angl. *The House Wren*.—Longueur $4\frac{3}{4}$; ailes $2\frac{1}{4}$; queue 2 pouces. Bec plus court que la tête. Dessus d'un brun rougeâtre, plus foncé sur la tête et plus clair sur le croupion, barré partout de bandes cendrées ; dessous d'un blanc foncé, teint de brun à travers la poitrine. Les joues sont brunes avec des stries blanchâtres, et une ligne de même couleur se prolonge jusqu'au dessus de l'œil.

Cette espèce est assez rare dans la province de Québec. Son nom vulgaire anglais lui vient de ce qu'elle se plaît d'ordinaire dans le voisinage des habitations, et particulièrement dans les jardins et les vergers, où elle fait une guerre d'extermination aux chenilles et aux insectes de tout genre. Elle niche partout, sur les arbres, les clôtures, les poutres des bâtiments, etc. ; elle pond de 8 à 10 œufs blancs tachés de brun.

2. Le Troglodyte d'hiver. *Troglodytes Hiemalis*, Vieillot. *Sylvia troglodytes*, Wils. *Trogl. Europæus*, Bonap. — Angl. *The winter Wren*.—Longueur 4 ; ailes $1\frac{2}{3}$; queue $1\frac{1}{4}$ pouces. Bec plus court que la tête, grêle, droit et conique ; queue plus courte que les ailes ; dessus d'un brun rougeâtre, avec bandes cendrées ; une barre pâle, peu apparente, au dessus de l'œil ; les scapulaires et les couvertures avec quelques taches blanches ; dessous d'un brun pâle, barré sous le ventre, blanchâtre et tacheté de blanc à la poitrine ; les primaires sont de même tachetées de blanc sur leur bord extérieur.

Cette espèce sans être abondante, est assez commune dans les environs de Québec. Wilson, et après lui Mr. Samuels, dit qu'on n'en a encore jamais trouvé de nids. Mais en outre d'Audubon qui dit en avoir trouvé le nid en deux endroits différents, dans la Pennsylvanie, on nous en apporta deux, cette année même, qu'on avait trouvés à Ste. Foye. Tous les ans on en peut trouver dans les montagnes en arrière de Charlesbourg. Ce nid, contrairement à la façon de la plupart de ceux des autres oiseaux, est recouvert en dessus, et n'a qu'une petite ouverture de ménagée au côté. Reposant sur le sol, il est d'ordinaire adossé à un tronc d'arbre ou un caillou. Du poil de lièvre, des plumes d'autres oiseaux, etc., en tapissent l'intérieur, et la couverture extérieure se compose de brins de mousse, de lichens, de feuilles, etc. Les œufs, au nombre de 6, sont d'un rouge pâle tachetés de brun, particulièrement au gros bout.

(A continuer).



ENTOMOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

EN RAPPORT AVEC LA FAUNE DU CANADA.

(Continuée de la page 260).

4. DE L'INSECTE PARFAIT.

Enfin l'insecte, par une dernière transformation, est passé de l'état de nymphe à l'état parfait ; c'est-à-dire, à cette dernière période de son existence, où il n'aura plus de changements à subir, et où, pourvu d'ailes et muni d'organes reproducteurs, les deux sexes pourront voler à la rencontre l'un de l'autre et assurer la reproduction de leur espèce. Ce dernier acte semble même être le terme de la vie de l'insecte, si tant est qu'il n'y survive pas ordinairement. Le mâle, dans la plupart des espèces, meurt peu de temps après l'accouplement, et la femelle aussitôt qu'elle a déposé ses œufs dans un lieu où les jeunes larves qui en naîtront pourront trouver de suite nourriture et protection. N'est-ce pas le cas de dire que si l'amour donne des ailes à l'insecte c'est l'amour aussi qui lui ouvre son tombeau ? Oui ! ces formes gracieuses que l'insecte déploie alors, ces couleurs si vives où se reflète souvent l'éclat des plus brillants métaux, ne semblent destinées, avec cette apparente surabondance de vie, qu'à voiler la mort, qui doit presque immédiatement suivre l'union des deux sexes.

Le but de la nature est sans doute, avant toute chose, la propagation de l'espèce ; mais comme son auteur n'a rien fait que pour le service de l'homme ou son instruction, il semble qu'il ait voulu lui faire comprendre, même par l'exemple des insectes, le prix de cette belle vertu que nous nommons la virginité, et qui d'après St. Augustin, rend les hommes semblables aux anges. En effet, dans presque toute la série entomologique, les vierges seules ont le privilège de survivre aux froids rigoureux des hivers de nos climats. Si la virginité peut assurer l'immortalité aux êtres raisonnables, chez l'insecte même elle est encore récompensée par un prolongement de vie.

L'état parfait, comme l'indique d'ailleurs le mot même, fait comprendre que l'insecte, à cette dernière période, n'a plus rien à acquérir. Plus de métamorphoses, plus de mues, plus d'accroissement ; tel l'insecte s'est montré au sortir de son état de nymphe, tel il persévérera tout le temps qu'il lui reste à vivre. Son éclosion à l'état parfait est une naissance à l'état adulte. Qu'il prenne de la nourriture en abondance ou qu'il s'en abstienne entièrement, il n'y aura plus pour lui ni croissance, ni développement.

L'acte de la reproduction semble être l'unique fin du passage de l'insecte à l'état parfait, puisque plusieurs d'entre eux à ce dernier état, comme les Bombyx, les Ephémères, etc., sont dépourvus de bouche, et ne peuvent par conséquent prendre aucune nourriture.

Si l'instinct de conservation s'est développé d'une manière merveilleuse dans un grand nombre de larves, soit dans les moyens de se garantir de leurs ennemis ou de s'assurer leurs proies, c'est surtout à l'état parfait que cet instinct se montre encore plus étonnant, particulièrement quant à ce qui se rapporte à la maternité. Ainsi tout cet attirail d'instruments dont on voit souvent les insectes pourvus, tels que tarières, pinces, lances, pointes, crochets, pelles, etc., qu'on croirait être de formidables instruments de guerre, ne sont d'ordinaire que des outils d'ouvriers, destinés le plus souvent à seconder la maternité dans la poursuite de son but.

L'insecte est parfois guerrier, mais ce n'est pour ainsi dire qu'accidentellement, dans le cas d'une légitime défense ; car il est avant tout essentiellement travailleur. L'auteur de la nature a destiné l'insecte à un travail de purification, en l'employant à limiter à une juste proportion la multiplication de certaines espèces de la création, et à faire disparaître les débris de la mort que la succession des êtres ne cesse d'accumuler ; et jour et nuit, et partout et toujours, l'insecte poursuit son œuvre. Dans l'air, dans l'eau, sous terre, jusque dans le corps même des animaux vivants, nous trouvons l'insecte travaillant à maintenir ou à rétablir cette harmonie, ce juste équilibre du nombre qui doit se trouver entre tous les êtres, et que l'homme, pour son malheur, trop souvent, ne sait pas assez respecter. C'est ainsi que les Silphes, les Nécrophores, les Dermestes, etc., font en peu de temps disparaître les chairs en putréfaction qui vicieraient l'air que nous respirons ; les chenilles dévoreraient en peu de temps nos moissons tout entières, si elle ne rencontraient les Ichneumons qui déposent leurs œufs dans le corps des chenilles mêmes, pour que les larves qui en éclore puissent s'en nourrir ; les Pucerons, dont un seul couple peut produire jusqu'à trente millions d'individus dans une seule saison, auraient bientôt fait périr toute végétation, s'ils

ne rencontraient les larves des Coccinelles, des Chrysopes et autres qui s'en nourrissent presque exclusivement. Et si les Altises détruisent souvent nos champs de navets, les Criquets nos céréales, etc., n'est-ce pas parce qu'offrant à ces insectes, par une succession de récoltes dans le même champ, la plante qui leur convient particulièrement, nous avons ainsi favorisé leur développement outre mesure? Aveugles que nous sommes, nous accusons souvent la Providence dans nos désastres, et c'est nous qui en posons la cause, en ne respectant pas les lois de cette sagesse infinie, en troublant l'harmonie qui préside aux rapports des diverses créatures entre elles.

La durée de la vie de l'insecte à l'état parfait est très variable suivant les espèces. D'ordinaire elle ne se prolonge pas au delà d'une saison; cependant les Abeilles, les Fourmis, et les vierges des deux sexes dans la plupart des genres, font exception à cette règle. Chez les animaux supérieurs la durée de la vie est en raison directe de celle de la croissance, mais il n'y a rien de tel pour l'insecte parfait; il est né adulte, il mourra de même sans décrépitude. La propagation de l'espèce semblant être le seul acte qui le retienne à la vie dans cet état, sa mort sera d'ordinaire plus ou moins retardée ou rapprochée, suivant que cet acte pourra plus tôt ou plus tard être accompli.

Nul rapport non plus de la durée d'existence à l'état parfait, avec celle des autres états qui ont précédé. Ainsi notre Hanneton qui demeure de 3 à 4 ans à l'état de larve, meurt huit ou dix jours après sa transformation; les Ephémères, dont les larves mettent deux ans à se développer, ne vivent que quelques heures; tandis que la Mouche de nos maisons qui passera à l'état parfait après trois ou quatre jours, pourra survivre pendant autant de semaines, etc., etc.

Si la différence de conformation entre la larve et l'insecte parfait est si grande que, sans l'évidence du fait, nous serions parfois portés à nier l'identité du même être dans ces deux états, le genre de vie, le plus souvent, ne se caractérise pas non plus par des différences moins sensibles, des oppositions moins tranchées. Ainsi la lourde chenille qui ne savait que ronger les feuilles, ne pourra plus se nourrir, étant papillon, que du suc le plus pur des fleurs; notre mouche commune qui à l'état de larve trouvait sa nourriture dans les fumiers, ne recherchera plus que le jus de nos aliments les plus savoureux, etc., etc. Un certain nombre retiennent à l'état parfait leurs mêmes habitudes qu'à l'état de larves, mais pour les exercer sur un champ ou des objets tout différents. Ainsi nos Libellules, après avoir fait la chasse aux insectes aquatiques, lorsque à l'état de larves elles vivaient dans l'eau, poursuivront leurs

habitudes guerrières à l'état ailé, sur des insectes aériens ; les Cantharides qui rongent les racines des plantes à l'état de larves, ne s'attaqueront plus qu'aux feuilles à l'état parfait ; grand nombre de Longicornes dont les larves vivent dans les troncs d'arbres, continueront d'en ronger les écorces à l'état ailé etc., etc.

Cependant, pour les insectes à métamorphoses incomplètes, il paraît en être tout autrement. Comme leur passage par les différents états ne se distingue que par l'accroissement et la prise des ailes, ces insectes conserveront leur même genre de vie durant toute la durée de leur existence. Ainsi les Criquets, les Grillons, les Sauterelles, les Punaises, etc., qui se sont mis à ronger ou à sucer les plantes du moment qu'ils sont sortis de l'œuf, poursuivront encore leurs déprédations à l'état ailé. Certains Coléoptères se rapprochent aussi de ces derniers sous ce rapport, avec cette différence toutefois, qu'à l'état de nymphe ils demeurent immobiles, tandis que les insectes à métamorphoses incomplètes ne connaissent pas le sommeil de la nymphe. Ainsi les Cicindèles, les Myrmiléons qui à l'état de larves guettaient, tapis dans leurs trous, les insectes dont ils faisaient leurs proies, les poursuivront avec encore plus d'avantage lorsqu'ils seront pourvus d'ailes ; les Chrysomèles, les Galéruques qui à l'état de larves rongeaient les feuilles, continueront de même à s'en nourrir à l'état ailé, etc., etc.

(A continuer.)

LA TOURBE.

(Continuée de la page 267).

EXPLOITATION DE LA TOURBE.

La manière de préparer la tourbe pour les usages domestiques a peu varié depuis l'époque où les hommes ont commencé à faire usage de ce combustible. On enlève, sur

une épaisseur variant de six à douze pouces, le lit de la surface qui contient les plantes et les racines qui ne sont pas encore suffisamment décomposées. On se sert pour diviser la tourbe d'une sorte de bêche que les habitants des Îles Britanniques appellent *slane*, consistant en une lame de quatre pouces et demi de hauteur sur quinze pouces de largeur, pourvue à chaque extrémité latérale d'une aile repliée et à angle droit avec la lame principale, de manière à former avec cette dernière les deux petits côtés d'un carré long. La tourbe est coupée par un seul mouvement de l'instrument en masses ayant cette forme. Ensuite on la dépose sur le gazon, où elle perd une grande partie de son humidité qui s'infiltré en partie dans le sol et s'évapore en partie dans l'air.

Lorsque les gâteaux de tourbe sont passablement desséchés, car on a dû les retourner de temps à autre afin d'en exposer les différents côtés au soleil et à l'air, on trouve qu'elle a notablement perdu de son poids et de son volume et qu'elle a acquis un degré considérable de consistance. On l'empile alors sur l'herbe, ayant soin de la disposer de manière à permettre à l'air de circuler librement à travers la masse. Au bout de quelques semaines on la transporte sous un abri bien aéré, où elle achève de sécher.

Tel est le mode le plus généralement suivi, tant en Canada que dans les autres contrées où l'on exploite ce combustible, quand la tourbe a une élasticité et une densité suffisantes pour qu'on puisse la manier sans la rompre.

S'il arrive néanmoins que la tourbe soit trop friable et qu'on ne puisse l'enlever par gâteaux solides, on l'extrait alors avec une pelle ordinaire, on la débarrasse des racines, des fragments de bois et des pierres qui pourraient s'y trouver mêlés, et on l'étend sur le gazon ou sur un terrain convenablement recouvert d'un lit de paille ou de foin, en masses ou couches de huit à dix-huit pouces d'épaisseur sur quatre à cinq pieds de largeur et d'une longueur indéterminée. On mêle ensuite la matière ainsi étendue au moyen d'une herse légère, d'un rateau ou d'une houe jusqu'à ce que toute la masse soit aussi homogène que possible, puis on

la durcit, soit en la foulant avec les pieds, soit en y passant un rouleau ou de toute autre manière propre à lui faire atteindre la consistance d'un mortier compact. On égalise les côtés et la surface avec la pelle, et on la laisse égoutter et sécher en cet état.

Au bout d'un jour ou deux, ou plus selon le cas et suivant que le temps est plus ou moins beau, la tourbe aura acquis plus de consistance, et on la bat alors avec la pelle. Dans certaines contrées de l'Europe cette tâche est dévolue aux femmes et aux enfants qui s'attachent aux pieds des planchettes de six pouces de largeur sur douze à quinze pouces de longueur. La tourbe est alors assez ferme pour porter une personne.

Pour diviser la tourbe en briques de grandeur convenable, on se sert d'une ais amincie d'un côté en forme de taillant ; on se sert aussi d'un grand couteau fait de manière à atteindre le but qu'on a en vue. Il s'agit simplement de diviser la surface de la matière durcie jusqu'à une profondeur d'un à deux pouces en carreaux de trois à six pouces suivant le volume qu'on veut donner aux blocs de combustibles quand ils seront complètement desséchés et prêts pour la consommation.

On laisse la tourbe se dessécher dans cet état. A mesure que l'évaporation se fait, les entailles s'ouvrent peu à peu jusqu'au fond du lit, et la masse se sépare en blocs de grandeur assez égale, de forme pyramidale et reposant sur l'une des extrémités. En effet, la base se trouvant encore tout humide recouvre presque toute la surface sur laquelle elle repose, tandis que le sommet plus exposé à l'air et au soleil a perdu un quart environ de son volume primitif et est devenu sec et dur. On retourne alors les blocs une ou deux fois afin de les faire sécher et durcir uniformément. Après quelques jours de beau temps le combustible est prêt pour la consommation.

Il faut avoir soin de déposer la tourbe sous un abri bien sec et bien aéré et ne pas l'empiler trop serré ; car quoiqu'elle paraisse bien sèche, elle retient encore, comme nous l'avons dit plus haut, une assez forte proportion d'eau ; de

sorte que si on la tasse trop, on empêche par là-même la libre circulation de l'air, et la tourbe est sujette à chauffer, ce qui lui ôte une grande partie de sa valeur comme combustible. On cite aussi des cas où la fermentation de la tourbe a été assez forte pour produire un incendie.

Durant l'hiver 1864-65, on vendit à Boston, des quantités considérables de tourbe manufacturée suivant le procédé ci-dessus. Ce combustible fut en grande demande. Voici les prix de revient de cette tourbe. On la vendit en gros à raison de \$8.50 le tonneau, et en détail à \$9.00 par tonneau, à \$1.00 par quart et \$0.40 le minot.

L'essai qu'on fit de cette tourbe dans les usines mues par la vapeur, ainsi que pour les bouilloires des locomotives, donna des résultats très-satisfaisants. Néanmoins pour qu'elle produise tout l'effet qu'on est en droit d'en attendre, il faut que la tourbe ait plus de compacité qu'on ne peut lui en donner par cette méthode.

Voici un autre procédé très suivi dans les Pays-Bas et en Irlande. On réduit la tourbe en une masse homogène ayant la consistance d'un mortier épais. On prend ensuite un morceau de cette pâte de la grosseur d'une brique ordinaire et par une manipulation rapide, opération qui devient facile avec un peu de pratique, on la façonne en blocs oblongs auxquels on donne la même forme et la même grosseur. On dépose ensuite ces blocs de tourbe sur le gazon jusqu'à ce qu'ils aient acquis assez de consistance et qu'ils soient assez desséchés pour qu'on puisse s'en servir comme combustible.

Cette tourbe que les anglais appellent *hand-peat* est d'une qualité supérieure aux deux espèces précédentes, aussi lui donne-t-on une préférence marquée.

Mais tous ces procédés sont lents et tendent à élever considérablement le prix de la tourbe, outre que la nécessité de la faire sécher au soleil et à l'air fait qu'un même district n'en peut fournir annuellement qu'une quantité limitée. De sorte que bien qu'on puisse considérer la tourbe manufacturée d'après les diverses méthodes indiquées ci-dessus comme un combustible à bon marché, il s'en suit na-

turellement qu'à mesure que la consommation augmente, le prix d'exploitation augmente aussi en proportion et empêche d'en accroître l'approvisionnement au delà de certaines limites.

Il résulte de là que, pour étendre l'usage de la tourbe, il est devenu nécessaire d'en perfectionner la manufacture, de manière à la débarrasser le plus promptement et le plus complètement possible de l'humidité qu'elle contient. Il est aussi très-important d'en réduire le volume afin de diminuer les frais de transport, de la rendre plus compacte et plus tenace et de lui faire acquérir autant que possible les qualités de la houille afin d'en permettre l'emploi dans les grilles et les fournaies.

On a, depuis une trentaine d'années, inventé un grand nombre de machines pour extraire et manufacturer la tourbe et proposé une infinité de méthodes pour la préparer et la faire sécher, mais les unes comme les autres ont dû être abandonnées comme n'amenant pas des résultats assez satisfaisants.

Le procédé suivi dans les usines d'Ekman en Suède paraît être un des meilleurs que l'on ait inventés jusqu'ici. Il consiste à jeter la tourbe dans un moulin construit sur le principe des moulins-à-plâtre, où elle est pulvérisée et réduite autant que possible en une masse homogène ; puis on la met dans des moules de grandeur convenable où elle est soumise à une très-forte pression au moyen d'une presse hydraulique ou autre de manière à ce que la tourbe perde environ la moitié de son poids et le tiers de son volume. Nous pourrions mentionner encore plusieurs autres procédés plus ou moins suivis dans les divers pays où l'on exploite cet excellent combustible, mais comme ils sont tous d'une application plus ou moins difficile et dispendieuse, il suffira avant de terminer de dire un mot de celui de M. James Hodges, éminent ingénieur anglais, qui paraît avoir résolu le difficile problème de produire de bonne tourbe à bon marché et en grande quantité.

L'appareil Hodges consiste en un chaland de quatre-vingts pieds de longueur sur seize pieds de largeur et six de

profondeur qui doit contenir tout le matériel nécessaire à la manufacture de la tourbe. La partie antérieure de ce chaland est pourvue de deux tarières à vis de onze pieds de diamètre et munie des engrenages et essieux convenables, le tout mu par un engin à vapeur placé à l'arrière du chaland. Les tarières agissent dans la tourbe de la même manière qu'une tarière ordinaire dans le bois. A mesure que le forage s'opère, la tourbe enlevée par les tarières, tombe dans le chaland et est jetée au moyen d'un élévateur dans une sorte de trémie d'où elle passe dans une machine qui la débarrasse des racines, morceaux de bois, etc., et qui détruit les fibres et réduit toute la substance en une pâte molle et homogène comme du mortier bien battu. Ensuite la tourbe passe par un long canal placé à angle droit au-dessus du chaland et va se répandre sur le terrain déblayé et préparé pour la recevoir, en une couche de quatre-vingt-dix pieds de largeur sur neuf pouces d'épaisseur. Il faut ordinairement deux jours et même moins, lorsque le temps est sec et chaud, pour que la tourbe commence à se durcir et à se fendiller à la surface. C'est alors le temps de la diviser en bandes transversales espacées de six pouces. Quelques jours plus tard, on la divise en bandes longitudinales de dix-huit pouces de largeur au moyen d'une roulette de fer, munie d'un long manche, que l'on pousse devant soi et qui coupe comme une scie ronde, ayant soin de bien trancher la tourbe jusqu'au fond du lit, afin que l'eau des pluies puisse s'écouler facilement. Les blocs de tourbe, en se desséchant se séparent d'eux-mêmes et présentent l'aspect d'un immense parquet. Quand ces blocs sont assez durs, on les empile et on les retourne jusqu'à ce qu'ils soient propres à être livrés à la consommation.

L'appareil Hodges, avec un personnel de six hommes, coupe en dix heures, un canal de cent cinquante pieds de long, dix-neuf pieds de large et cinq de profondeur, extrayant, préparant et étendant pour sécher dans ces dix heures, la matière de cinquante tonneaux de combustible, valant quatre-vingt-douze centins. D'où il suit que l'exploitation complète d'une superficie d'un mille de tourbière

demanderait 9,782 journées de travail, donnant 489,100 tonneaux de combustible ou près d'un demi-million de tonneaux comme produit d'une couche de tourbe d'un mille carré et de cinq pieds d'épaisseur. On comprendra facilement de quelle importance est pour notre pays l'exploitation bien entendue de nos immenses tourbières. Nul doute que le système de Mr. Hodges ne soit appelé, dans un avenir prochain, à rendre d'importants services à notre industrie manufacturière,

C'est à Bulstrode, sur l'embranchement du Grand Tronc, entre les Trois-Rivières et Arthabaska, que Mr. Hodges a établi le siège de ses opérations, sur une grande échelle, opérations dont les résultats ont été des plus encourageants. Les expériences du combustible manufacturé par l'appareil Hodges ont été si satisfaisantes que la compagnie du chemin de fer du Grand Tronc a passé avec Mr. Hodges pour un laps de cinq ans un contrat par lequel la compagnie s'engage à prendre de ce dernier cent tonneaux de tourbe par jour durant la première année, et trois cents tonneaux par jour durant les quatre années suivantes.

A Montréal on a aussi employé la tourbe au pudlage du fer avec le plus grand succès. La tourbe et son charbon pourrait aussi être employés avec avantages aux usages domestiques dans nos grandes villes où le prix du bois de chauffage est si élevé.

Le but que je m'étais proposé en écrivant ces quelques pages, étant d'attirer l'attention de mes compatriotes sur ces immenses dépôts de combustible que la divine Providence a accumulés avec tant de largesse sur les rives du St. Laurent et de ses tributaires, je crois devoir terminer cet article déjà long me réservant dans un prochain article de dire un mot de la distribution géographique de cet utile combustible et du parti que les arts ont déjà su en tirer.

D. N. ST. CYR.



VOYAGE A LA FLORIDE.

—

MACON, GÉORGIE, 10 AVRIL 1871.

Le jour de Pâque à Macon—Absence de fanatisme religieux—L'église catholique aux Etats-Unis—La religion des noirs; 3 criminels—Mort d'un enfant noir—Les rues de Macon; les arbres qui les décorent—Macon pendant la dernière guerre; une amazone—Les femmes noires dans les rues—Les mulets—Plantes, insectes, reptiles.

Jour de Pâque, 9 Avril.—Grande solennité aujourd'hui, à Macon; un chœur récemment organisé y faisait ses débuts. Organiste et chantres étaient presque tous des débutants. Cependant l'exécution d'une messe musicale et de divers autres pièces, était certainement satisfaisante. Mais ce qui peut surtout surprendre, c'est la composition de ce chœur. L'organiste est juif de nation et de religion; le premier ténor est aussi un juif, le principal soprano est un protestant, et les 4 ou 5 autres seulement des catholiques. Ce juif et ce protestant qui se faisaient entendre ici le matin à la messe, étaient l'après-midi à chanter des hymnes à l'église épiscopaliennne. C'est ainsi qu'on entend la religion ici. Je suis catholique, vous êtes protestant et cet autre est juif, qu'importe, nous servons le même Dieu, chantons ensemble; et notre juif s'arrachera les poumons pour atteindre son *sol* du *descendit de calis*, et notre protestant fera l'impossible pour se montrer onctueux et sublime dans un *Ave Maria* d'offertoire! Et ce sont là généralement les sentiments dont on est animé ici à l'égard des diverses religions. On veut s'accommoder de la religion, comme on le fait de toutes les autres choses; nulle contrainte en quoi que ce soit, et que tout soit amené à servir le confort matériel de la vie

Il y a quelques années, un jeune homme, fils unique d'une famille protestante des plus marquantes de Macon,

est envoyé au collège des Jésuites de Mobile, pour y faire son cours classique. En contact avec des condisciples et des professeurs catholiques, il veut connaître les dogmes de cette croyance, dont il a tous les jours la pratique sous les yeux ; et aussitôt il est frappé de la lumière de la vérité. Il écrit à ses parents pour leur demander la permission de se faire catholique : " pas d'objection, mon enfant, sers Dieu " comme tu le jugeras convenable, " fut la réponse qu'il reçut de suite de son père. Rangé parmi les catholiques et admis aux sacrements, il revient dans sa famille. Il entretient ses parents des dogmes et des pratiques de la foi, et aussitôt la mère de suivre son exemple. Pour le père, il n'a aucune objection à faire au *credo* de la foi catholique, mais la pratique lui en paraît un peu gênante ; il a de certaines habitudes qui lui vont encore assez bien, et dont il faudrait se défaire, il ne s'en sent pas encore le courage, il attend. Et il y en a des centaines dans la même position. Une grâce extraordinaire vient quelquefois les forcer de se rendre ; mais souvent aussi Dieu ne juge pas à propos d'ouvrir forcément les yeux à celui qui pendant des années les a volontairement fermés pour ne pas voir la lumière.

A ces nombreux protestants qui craignent de voir la lumière, de peur d'être forcés de la suivre, il faut joindre ces catholiques à gros grain, comme on dit quelquefois, qui ne sont catholiques que de nom ; et le nombre en est assez considérable. Les prêtres sont encore assez clair-semés dans le Sud, et il y a des familles catholiques d'éparpillées partout. Ces catholiques dispersés ne rencontrent souvent le prêtre qu'une ou deux fois l'année, et quelquefois tous les 2 ou 3 ans. Il arrive souvent alors que les enfants de ces familles n'ont d'autre lien qui les rattache à l'église catholique que d'avoir été baptisés par un de ses prêtres ; du reste, ils vivront en tout comme des protestants, fréquenteront même souvent leurs églises, surtout s'il leur arrive d'épouser des femmes protestantes ; et voilà ce qui constitue ces catholiques de nom, comme nous les appelons. Ajoutons que dans les endroits où les catholiques sont peu nombreux, leurs églises sont peu apparentes et pauvres, et comme il arrive souvent

aussi que ceux qui les fréquentent sont pour la plupart des pauvres, des employés, des servantes, ces catholiques à gros grain, pour qui la religion n'est qu'une mode, préfèrent, le dimanche, suivre leurs amis les protestants, et aller s'installer sur les moelleux coussins de leurs riches églises, pour y entendre les innocentes déclamations des ministres, plutôt que de venir s'agenouiller sur le bois nu des pauvres chapelles catholiques, pour y entendre la sévère morale de nos dogmes : "malheur à vous, riches" ; "faites pénitence" ; "renoncez à vos iniquités" ; "les péchés seront remis à ceux à qui vous (les prêtres) les aurez remis" ; "ce ne sont pas ceux qui se contentent de dire Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Ciel" ; "qui veut aller au Ciel avec J. C., doit prendre sa croix et le suivre." &c., &c.

Les protestants d'une petite ville, où un prêtre allait dernièrement faire une mission dans une maison particulière, lui demandaient : mais est-ce que vous ne songerez pas bientôt à bâtir ici une église ? nous sommes prêts à souscrire. — Et que vous importe, à vous protestants, qu'il y ait ici une église catholique ? — Mais c'est que nous ne pouvons avoir de servantes ; les filles catholiques refusent de venir ici parce qu'il n'y a pas d'église. — C'est ici, comme partout, la règle Américaine du *make money* ; bâtissons une église catholique, nous aurons des servantes plus facilement et à meilleur marché. Puis, l'église catholique, l'église des servantes !... Mais cette église des servantes compte déjà près de 5,000,000 d'adeptes dans la République Américaine ! mais elle est déjà la plus nombreuse de toutes les autres dénominations religieuses ! mais elle va bientôt égaler en nombre toutes les sectes protestantes réunies ensemble !... Oh ! la même église fut autrefois, dans la première capitale du monde, l'église des esclaves et des servantes ; mais par leur canal, elle s'éleva des souterrains, où elle était releguée, pénétra dans la famille patricienne, et monta jusque sur le trône. Et tel est aussi l'avenir de l'église catholique aux Etats-Unis. Déjà les files de ses adeptes sont distribuées sur toute la surface de cet immense territoire, et le couvrent comme d'un réseau interrompu ! Déjà cette église confinée aux pro-

létaires et aux servantes dans les villages retirés, compte dans ses rangs, dans toutes les grandes villes, des sommités dans le savoir, la richesse, la respectabilité, et souvent même aussi dans la position sociale ! Déjà le prestige de la vérité, par le rayonnement qui lui est propre, commande parmi les dissidents le respect, la considération, la confiance ! Oui ! l'église catholique a déjà enregistré dans ses annales de bien belles conquêtes aux Etats-Unis, et de bien plus brillantes encore ne tarderont pas de se faire jour.

Voici ce qui est arrivé dans l'un des Etats du Sud, il n'y a encore que quelques années.

Un prêtre catholique en voyage se trouve par accident forcé à passer un dimanche dans une petite ville toute protestante. Quelques citoyens de l'endroit instruits du fait, s'en viennent le trouver à son hotel.—Vous êtes un ministre de religion, lui disent-ils, pourquoi ne nous prêcheriez-vous pas ?—Mais je suis catholique ; et vous, vous êtes protestants !—Qu'importe, si votre discours ne nous convient pas, nous en serons quittes pour ne pas demander une répétition.

Le missionnaire qui était un prêtre zélé en même temps qu'un bon prédicateur, se rend donc à l'église protestante, suivi d'une foule nombreuse, et les entretient pendant plus d'une heure, de sujets de morale qui peuvent avoir leur à propos partout, évitant de toucher aux points qui auraient pu être une condamnation de leurs croyances. Ces protestants, charmés de l'éloquence simple et touchante du prédicateur, et touchés de cette profonde conviction que reflètent ses paroles, s'empressent de nouveau autour de lui après l'entretien.—Pourquoi, lui dirent-ils, ne vous fixeriez-vous pas au milieu de nous ? Que nous aimerions à vous entendre encore !—Mais la chose n'est pas possible ; j'ai une mission à remplir d'après l'ordre de mes supérieurs ; je dois aller plus loin. D'ailleurs, je suis catholique et vous êtes protestants, mes prédications ne vous conviendraient pas toujours.—Oh ! nous aimerons toujours à vous entendre. Vous nous prêcherez votre doctrine, et si nous la trouvons raisonnable, nous serons des vôtres.—Le prêtre touché d'une si grande

bonne foi et entrevoyant dans cette circonstance fortuite l'effet d'une grâce particulière du Ciel pour ces malheureux, consentit, après en avoir obtenu l'autorisation de ses supérieurs, à prolonger quelque temps son séjour au milieu d'eux. Mais il n'y avait pas encore deux mois qu'il était là que déjà les conversions se comptaient par centaines ; si bien qu'on lui bâtit une église et qu'il se trouva en peu de temps à la tête d'une nombreuse congrégation catholique qui se recrute encore tous les jours de nouveaux adhérents qui s'échappent du protestantisme. Les ministres, comme on peut le croire, ne demeurèrent pas indifférents à cet abandon de leurs ouailles ; mais ils eurent beau faire, les yeux étaient ouverts et les conversions allèrent leur train.

Oui ! tous les jours la lumière de la vérité pénètre davantage à travers le voile de l'infidélité moderne qui couvre cette terre d'Amérique.

Nous disons infidélité, et c'est le mot, puisque nous avons démontré, par des calculs authentiques, dans une de nos précédentes correspondances, qu'il y avait plus de 25 millions d'hommes, aux Etats-Unis, qui n'appartenaient à aucune dénomination religieuse, et dont la plupart n'avait pas même été baptisés. Mais c'est surtout à l'égard des noirs que ce terme trouve sa juste application, si tant est que le simulacre de religion qu'ils font mine de professer ne suffit pas même pour les retrancher du nombre des infidèles.

Le 9 Octobre 1868, l'échafaud se dressait à Macon pour l'exécution de trois malheureux Africains, qui s'étaient rendus coupables d'un meurtre horrible. Tous trois appartenaient à l'une ou à l'autre des sept branches de l'église Baptiste, sans qu'aucun d'eux cependant n'eût été baptisé. Le baptême est une excellente chose, disaient les complaisants et accommodants ministres baptistes, mais n'est pas nécessaire dans votre cas. L'un des condamnés, peu satisfait de ces instructions, s'avise de demander le prêtre catholique. Comme les 3 criminels sont dans la même cellule, les instructions se donnent à haute voix, en présence des deux autres condamnés et des deux ministres, l'un blanc et l'autre noir.

Malgré la discussion qui s'élève alors avec les deux ministres, et dans laquelle ils sont vingt fois mis en contradiction avec eux-mêmes, surtout relativement à la nécessité du baptême, les deux autres criminels persévèrent dans leur résolution d'affronter ainsi la mort, sans rien faire de plus, encouragés qu'ils sont en cela par leurs aviseurs. Le troisième lui, ouvre sincèrement les yeux à la vérité, il confesse ses crimes, avec un vrai repentir et, reçoit le baptême.

Mais voici l'heure de l'exécution arrivée, les 3 criminels avec le prêtre et les 2 ministres montent sur l'échafaud. Les 2 ministres pour toute préparation à la mort engagent leurs coréligionnaires à chanter avec eux la complainte suivante, qu'ils exécutent avec assez d'entrain.

And am I borne to die ?
 To lay this body down ?
 And must my trembling spirit fly
 Into a world unknown ?

A land of deepest shade,
 Unpierced by human thought,
 The dreary regions of the dead,
 Where all things are forgot !

Soon as from earth I go
 What will become of me ?
 Eternal happiness or woe
 Must then my portion be !

Waked by the trumpet sound
 I from my grave shall rise ;
 And see the Judge with glory crowned,
 And see the flaming skies !

“ Suis-je donc né pour mourir ? pour laisser ici bas ce corps ? Et mon âme doit-elle en tremblant s'envoler dans un monde inconnu ? Une terre aux ténèbres les plus profondes, où ne peut pas même pénétrer la pensée humaine, lugubres régions de la mort, où tout est oublié..”

“ Que deviendrai-je, du moment que j'aurai quitté cette terre ? Un bonheur ou un malheur éternel doit alors devenir mon partage ! Réveillé par le son de la trompette, je me lèverai de mon tombeau, un jour, pour voir mon Juge couronné de gloire et les cieus étincelants !”

Ce chant terminé, les 2 ministres déclarent qu'ils n'ont plus rien à faire. Le prêtre alors engage son pénitent à demander publiquement pardon de son crime ; ce qu'il fait bien volontiers ; puis il récite avec lui, à haute et intelligible voix, le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave*, avec les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition. Mais voila que pendant ce temps la grâce touche les 2 autres malheureux compagnons. Et moi aussi, dit le plus voisin, au prêtre, je veux être catholique!—et moi de même, fit l'autre.—Le Shérif dit alors au prêtre que tout le temps nécessaire lui sera accordé pour les instruire et les baptiser. Les ministres veulent faire quelques instances, mais les condamnés les repoussent. Et de suite le prêtre se met à les instruire publiquement, leur fait réciter les mêmes prières qu'à leur compagnon, qui les répète avec eux, puis, se faisant apporter de l'eau, il les baptise là même, sur l'échafaud, en présence de centaines de personnes alors présentes ; et un instant après ils étaient tous trois lancés dans l'éternité.

Il n'y a que quelques jours, nos voisins de maison, ici, qui sont des nègres, avaient un enfant dangereusement malade, âgé de 2 ans ; le missionnaire leur demande s'ils ne veulent pas le faire baptiser ? Notre ministre nous dit que la chose n'est pas nécessaire pour les enfants, fut leur réponse ; et l'enfant mourut ainsi.

Il paraît que le chant joue un grand rôle dans la religion de ces baptistes noirs ; car le soir arrivé, on s'assemble en grand nombre auprès du cadavre, et on passa toute la nuit à chanter. Un solo chantait d'abord le couplet, puis tous, hommes femmes et enfants y répondaient. Vers les 10 heures, arriva sa révérence Africaine, qui entonna une espèce d'homélie mi-chantée et mi-récitée, sur un ton à décourager les meilleurs poumons connus. Puis il continua ainsi pendant plus d'une demi-heure à débiter sa harangue, avec une chaleur incroyable, si bien que ce n'était plus qu'en râlant qu'il pouvait rattraper sa dominante ; et nous pensons que l'épuisement seul est venu lui fermer la bouche. Voila en quoi consiste la religion de ces malheureux Africains ; quelques chants, quelques déclamations échevelées sans tête ni queue ; du reste point de sacrements, point de symbole !

Qu'on dise maintenant si cela suffit pour ne plus les faire ranger parmi les infidèles !

Nous avons mentionné le fait de ministres noirs. Oui, les Africains baptistes ont leurs églises à eux, et leurs ministres aussi. Par quels degrés préparatoires passent-ils pour en arriver là ? quels cours de théologie étudient-ils ? qui leur confère la mission et l'autorité ? sont autant de questions auxquelles nous ne saurions donner de réponses précises. Les absurdités et les anomalies en fait de religion sont si nombreuses, ici, que leur étude qui peut intéresser les étrangers, ne mérite pas même de fixer l'attention d'un homme sérieux du pays.

Macon, bien plus encore que Savannah, pourrait porter le nom de *Forest-City*, puisque, comme elle, elle a de larges rues plantées d'arbres, et que de plus elle est située au milieu de la forêt même. A propos de la largeur de ces rues, un journal disait dernièrement que les Maconnois entendaient mal leurs intérêts, que sans nuire en rien à la circulation du public, ils pouvaient réaliser une belle récolte de maïs, au milieu même des rues de leur ville. Les noms de ces rues nous reportent aussi dans la forêt, au lieu d'évoquer des souvenirs historiques, comme à Savannah. Elles se croisent presque toutes à angle droit : pour celles qui aboutissent directement à la rivière, elles ne sont pas désignées autrement que par leurs numéros d'ordre, 1^{ère}., 2^e., 3^e., 4^e., &c. ; mais pour les autres qui coupent celles-ci à angle droit, ce sont : Walnut, Mulberry, Cherry, Poplar, Plum, Oak, &c. Cette largeur démesurée des rues fait que pour la moindre affaire on est obligée à tout instant de parcourir des distances assez considérables ; aussi le service du cheval est-il requis ici dans plusieurs circonstances où partout ailleurs l'on va à pied ; c'est ainsi, par exemple, que les allumeurs de réverbères, montés sur leurs chevaux, illuminent dans un instant la ville entière, &c.

Macon n'est pas encore pourvue d'aqueduc, mais à la croisée de toutes les principales rues, des puits, munis de pompes, sont au service du public, et distribuent une excellente eau. Quoique peu considérable en population, Macon

possède un journal quotidien et de grand format ; c'est le *Telegraph & Messenger*. Tous les matins, nous avons les nouvelles de Washington de la nuit même, avec les derniers télégrammes venus d'Europe.

Les arbres les plus communs qui ornent les rues de Macon sont le Chêne des Marais, le Platane, le Mélia azédarach, que nous avons déjà fait connaître, puis le Murier rouge, l'Orme ailé, le Catalpa, &c. Le Murier rouge, *Morus rubra*, est un arbre à suc laiteux, à sexes séparés, qui s'élève jusqu'à 50 et 60 pieds ; ses feuilles rudes, cordées, lancéolées, sont de deux formes, les unes simplement dentées et les autres, surtout celles des jeunes pousses ou de l'extrémité des brindilles, partagées en trois lobes par deux sinus très profonds. Les pieds femelles portent de gros fruits, assez semblables à nos ronces, et d'un goût assez agréable. Le Murier ne forme un bel arbre que dans le jeune âge, car à peine est-il parvenu à 8 à 10 pouces de diamètre, que son tronc se difforme par de nombreuses excroissances, de dimensions parfois considérables. Il a de plus l'inconvénient de produire de nombreux drageons de ses racines. L'Orme ailé, *Ulmus alata*, est un joli arbre, de taille moyenne, à feuilles petites et très près les unes des autres. Dans le jeune âge surtout, les branches portent presque toujours des excroissances liègeuses qui les font paraître comme ailées, surtout lorsque ces excroissances ne se montrent que de deux côtés opposés, comme c'est souvent le cas. Le Catalpa, *Catalpa cordifolia*, appartient à la famille des Bignoniacées ; il forme un bel arbre de 20 à 50 pieds ; ses feuilles qui sont très larges, presque rondes, cordées à la base, acuminiées, un peu cotonneuses en dessous, sont ordinairement verticillées par trois. C'est la plus grande feuille d'arbre que nous ayons encore vue. Ses fleurs grandes, blanches, à tube varié de jaune et de pourpre, se rangent en larges panicules à l'extrémité des branches, et donnent une magnifique apparence à l'arbre lorsqu'il est en fleur. Son fruit est une large silique falciforme.

Comme Savannah, Macon n'a pas eu à soutenir de siège, pendant la dernière guerre ; mais plus heureuse qu'elle, elle

a trouvé dans le général Wilson, qui est venu l'occuper avec un détachement de l'armée de Sherman, un homme qui tout en remplissant de difficiles devoirs, n'a jamais oublié les égards dus aux personnes et aux choses. Un certain nombre de confédérés, mal armés et presque sans discipline, avaient été au devant de l'armée de Wilson, et avaient érigé des retranchements en terre à quelque distance de la ville, espérant arrêter là l'armée dans sa marche. Mais quelques coups de canon suffirent pour anéantir ce camp, et ceux qui le défendaient, après avoir perdu quelques uns des leurs, ne jugèrent devoir faire mieux que de prendre la fuite en se dispersant, vu surtout leur petit nombre en face d'une armée si considérable. Wilson, croyant alors la ville décidée à opposer une résistance sérieuse, la fit environner d'une circonvallation n'ayant pas moins de 22 milles de parcours, autour de laquelle il distribua ses soldats. Il lança même quelques bombes qui allèrent éclater au milieu des rues; mais apercevant bientôt qu'aucune résistance ne lui était offerte, il vint tranquillement établir ses quartiers généraux à l'hotel-de-ville, engageant les citoyens à continuer leurs affaires.

Comme de telles exceptions se voient presque partout, il se trouvait aussi à Macon, quelques individualités parmi le sexe faible, qui tout en regrettant de n'avoir pas de barbe au menton, auraient volontiers échangé la lavette et le balai, pour le sabre ou la carabine. Parmi celles-ci, l'une surtout, assez bien posée dans la société, se montra intraitable dans son mépris pour les habits bleus du Nord et le drapeau de l'Union. Tous les jours, elle venait débiter une kyrielle d'insultes, comme de telles mégères savent seules en improviser, au drapeau qui flottait sur l'hotel de ville et aux militaires qui l'occupaient. Wilson qui n'était pas venu faire la guerre aux femmes, après maints avertissements sans effet, crut ne devoir mieux faire que de la faire arrêter par les deux sentinelles en faction devant sa porte, et l'obliger, pendant près de trois quarts de jour, à emboîter le pas avec ces militaires, en passant et repassant sous le drapeau de l'Union, comme pour lui faire réparation. Colère, imprécations, supplications, tout fut employé auprès des deux gaillards qui

disaient n'avoir jamais eu semblable occasion dans le service de pratiquer la galanterie, pour les engager à abrégér la peine, tout fut inutile; une pointe de bayonnette se montrant aussitôt pour lui caresser les muscles, du moment qu'elle voulait montrer quelque répugnance à s'exécuter; on dit que la leçon fut des plus salutaires.

Un caractère particulier aux villes du Sud, qui ne manque jamais de frapper les gens du Nord en arrivant ici, ce sont les mules qu'on emploie partout comme bêtes de traits, et l'accoutrement des femmes noires. Celles-ci portent rarement des chapeaux; elles s'enveloppent la tête d'une façon toute particulière, avec un mouchoir, ordinairement de couleur. Ce n'est que dans leurs grandes toilettes, comme le dimanche à l'église, que ce mouchoir est blanc. Cette coiffure est presque exclusivement pour les femmes mariées, car pour les fillettes, elles savent fort bien couvrir leurs cheveux crépus du chapeau ordinaire et des dernières modes encore. Vous les voyez le dimanche, en robes blanches ou à couleurs voyantes, avec chapeau en paille enrubanné de diverses couleurs sur lequel se détachent quelques plumes entremêlées à des fleurs à couleurs des plus apparentes; et dès le lundi vous les rencontrez étalant dans les rues les guenilles qui leur servent de robe, tête nue et leurs larges pieds noirs veufs de même de toute chaussure. Ont-elles quelque chose à porter, comme panier de linge, seau d'eau, etc., invariablement c'est sur leur tête qu'elles le fixent. Vingt fois leur habitude de conserver ainsi l'équilibre à leur tête nous a étonné. Souvent nous en avons vues se rencontrer, s'arrêter pour faire un bout de jasette, toujours le cou raide comme une barre de fer sous leur fardeau, se tourner et se retourner pour remarquer ceux qui passaient, les mains sur les hanches en pot à deux anses, sans jamais les porter à l'objet qui couronnait leur crâne pour le retenir dans sa position.

Quant aux mulets, leur cou qui pour tous crins n'a qu'une frange dressée de 2 à 3 pouces, les longues oreilles qui saillent au dessus de leur tête, leur ventre ballonné, leurs longues queues nues, ne portant pas même de crins à l'extrémité, présentent une apparence étrange et fort peu gracieuse;

mais d'un autre côté, on dit qu'ils sont d'un entretien plus facile que les chevaux, qu'ils résistent bien mieux qu'eux à la fatigue et surtout à la chaleur. Comme bêtes de trait ici, on les préfère partout aux chevaux.

10 *Avril*.—Une visite au cimetière nous permet d'identifier les plantes suivantes : *Trillium pendulum*, *Isopyrum bitermatum*, *Anemone Hudsoniana*, *Uvularia perfoliata*, *Viburnum dentatum*, puis *Cupressus thuyoides*, le Cyprès faux-Thuya, c'est le *White Cedar* des Américains ; en apparence il ressemble assez par ses feuilles à notre Cèdre, *Thuja occidentalis*, qui ne se trouve pas ici, mais il en diffère considérablement par ses fruits, qui sont presque charnus dans le jeune âge, et de forme globuleuse. Taillé en buisson, il forme de superbes haies pour protéger les jardins contre le vent.

Nous avons aussi fait la capture de divers insectes, quelques Carabiques et quelques Scarabéides, parmi lesquels des *Lachnosterna* et des *Serica*. Nous avons aussi rencontré : le *Danaïs archippus* et le *Papilio asterias* qui tous deux sont très communs ici ; un énorme Criquet de 2 à 2½ pouces de longueur, *Acridium Americanum*, Scudder, et des espèces de Blattes qu'on trouve partout dans les souches pourries, *Platanodes pennsylvanica*, Scudder. Nous avons pu aussi nous saisir d'un gentil petit lézard grim pant sur un arbre, l'*Anolis Carolinensis*, Holbrook. Ils sont très communs ici, et d'une agilité incroyable lorsqu'ils veulent fuir. C'est ordinairement en tournant autour de l'arbre qu'ils échappent à nos poursuites. Ils ont la tête allongée en museau très prononcé et la queue très longue et très fine. Ils sont tout couverts d'écailles extrêmement petites, à éclat métallique, reflétant diverses couleurs suivant leur position. C'est sans doute pour cette raison que les gens leur donnent ici le nom de caméléons. Ils mesurent de 5 à 6 pouces ; ce sont des animaux fort innocents.

Ici, comme à Savannah, toute liberté nous est laissée pour notre cueillette de fleurs et nos chasses d'insectes. Seulement, lorsque nous allons au cimetière, notre filet inspire de graves inquiétudes à un certain propriétaire d'un étang. Il ne peut se chasser de l'esprit que ce filet n'est pas destiné

à pêcher les poissons qu'il a mis dans son étang.—Et que ferions-nous de vos poissons en miniature, lui avons-nous dit, nous chassons des insectes et rien autre chose.—En vain il nous voit saisir des papillons et les fixer dans notre boîte, chaque fois qu'il voit paraître notre filet, son inquiétude se renouvelle, tant il trouverait l'instrument propre à débarrasser son étang des jeunes alevins qu'il y a déposés.

(A continuer).

LE LAITRON DES CHAMPS.

Sonchus arvensis, Linné.

Dans un article intitulé : " Invasion du Canada, " nous avons attiré, dans notre numéro de Décembre dernier, l'attention des cultivateurs sur un ennemi à nos portes qui après avoir exercé des ravages considérables dans les champs de nos voisins, menaçait de faire irruption sur notre territoire, le Doriphore, *Doriphora 10-lineata*. Notre cri d'alarme est demeuré sans écho, et nos prévisions se sont malheureusement réalisées. Le Doriphore s'est définitivement établi sur le sol Canadien, et l'on a pu constater sa présence jusque dans le voisinage de Toronto, cette année. Prendra-t-on quelques mesures pour empêcher cet ennemi de la pomme de terre de pénétrer dans la province de Québec ? Nous en doutons fort, tant est grande l'apathie des agronomes en général, et tant la véritable science agricole est peu étudiée et souvent même méconnue !

Nous voulons aujourd'hui signaler à nos lecteurs un nouvel ennemi, qui a déjà fait connaître sa présence en plusieurs endroits de nos cultures et qui menace d'envahir la province toute entière ; nous voulons parler du Laitron des champs, *Sonchus arvensis*, *Corn Sow-thistle* des anglais. Nous disons que c'est un nouvel ennemi ; en effet, il y a environ dix ans, c'est à peine si les collectionneurs de plantes pou-

vaient en trouver quelque part quelques échantillons pour leurs herbiers. C'est dans la côte du Petit-Pré, à l'Ange-Gardien, sur les bords du chemin, que nous rencontrâmes cette plante pour la première fois en 1861, et cette année même, des cultivateurs de Berthier, Maskinongé, Montmagny, St. Paschal &c., ont eu grandement à se plaindre de sa présence dans leurs champs. Nous avons vu une petite pièce d'avoine à St. Joachim, en Juillet dernier, où les pieds de ce Laitron étaient aussi nombreux que ceux de la céréale. C'était une pièce de terre entièrement gâtée.

Nous avons deux espèces de Laitrons indigènes en Canada, le Laitron lisse, *Sonchus oleraceus*, Lin. et le Laitron âpre, *S. asper*, Willdenow, toutes deux annuelles; mais le Laitron des champs qui nous vient d'Europe est une plante vivace. C'est une plante vivace, c'est-à-dire que sa racine persiste dans le sol et peut donner chaque année de nouvelles tiges, en même temps que ses graines, qui portent une aigrette soyeuse comme celles du Pissenlit, peuvent être emportées par le vent pour aller semer la plante souvent à de très grandes distances, de sorte qu'au moyen de ce double mode de propagation, cette peste peut en peu d'années causer des dommages considérables.

Le Laitron, comme le Pissenlit, le Chardon, le Dahlia &c., appartient à la famille des Composées. Les fleurs, dans cette famille, ordinairement très-petites, sont réunies au nombre de 10 à 50, sur un même réceptacle entouré d'un calice commun qu'on appelle involucre, de sorte que ce qu'on serait porté à ne prendre que pour une fleur se trouve une tête de fleurs qui en contient souvent plusieurs dizaines; on donne à ces têtes le nom de capitules. Les capitules du Laitron des champs ont beaucoup de ressemblance avec ceux du Pissenlit tant qu'à la couleur et à la forme; ils sont portés sur de grosses tiges creuses, de 2 à 3 pieds de hauteur; les graines portent une grande aigrette soyeuse et sont ridées en travers. Les feuilles embrassent la tige par leur base et sont plus ou moins partagées en lobes (roncinées) portant des dents épineuses comme celles du Chardon. Les pédoncules et les involucres sont hérissés de poils glan-

duleux. La plante est en fleur de Juillet à Septembre; elle se plaît particulièrement dans les terre fortes et humides bien qu'elle puisse prospérer dans tous les terrains engraisés.

Maintenant le moyen de débarrasser les champs de cette peste? Le plus efficace est sans contredit la culture des plantes sarclées, pommes de terre, carottes, betteraves etc. afin d'extirper la racine du sol. Mais il faut en même temps veiller soigneusement à ce qu'aucun pied dans les pacages, sur les bords des chemins ou dans les champs voisins, ne puisse donner de graines pour semer de nouveau la plante; car étant vivace et pouvant se reproduire par la racine, ce serait bien inutilement qu'on en débarrasserait ses champs si on lui permettait de se resemer de suite. La loi dans ce cas vient au secours du cultivateur soigneux et intelligent; il peut obliger tous ses voisins à faucher les plantes nuisibles dans leurs pacages, leurs chemins &c., avant qu'elles ne donnent graines. Il faut ici s'armer d'une sage sévérité à l'égard des négligents et les forcer à se soumettre à de si justes dispositions.

Ainsi donc que partout où s'est déjà montré le Laitron des champs, on lui déclare de suite une guerre d'extermination, afin qu'il ne s'étende pas davantage; qu'on ne lui permette nulle part de porter fleur et de mûrir ses graines.

Puis, qu'on soumette tous les champs infestés à la culture des plantes sarclées, ou au moins à des labours répétés, afin de faire disparaître les racines du sol.

On nous a rapporté qu'un cultivateur de Maskinongé n'avait pu trouver \$40 de loyer d'un terrain qu'il louait ci-devant \$200, par ce qu'aujourd'hui il est empesté de Laitrons. Quelles pertes immenses pour l'agriculture si on laissait cette plante se répandre davantage!

A NOS CORRESPONDANTS.

Mr. P. T. D. Village des Aulnets.—La chenille transmise est la larve du Sphinx des drupifères, *Sphinx drupiferarum*, un grand papillon crépusculaire dont le corps souvent est peu inférieur en grosseur à celui d'une souris. Ce papillon a les ailes nuancées de brun et de gris et

porte des barres transversales blanches sur l'abdomen. Les larves des Sphinx portent toutes une corne sur le 11e anneau, telle que celle transmise. Vous l'avez trouvée mangeant des feuilles de frêne, elles se nourrissent aussi des feuilles de l'ascéliade et autres plantes.

Nous vîmes de suite, à la taille de cette chenille, qu'elle devait toucher au terme de sa transformation en nymphe; aussi s'est-elle mise de suite en frais de subir cette transformation. Les larves des Sphinx ne se filent pas de cocons, mais elles s'enfoncent d'ordinaire dans le sol pour subir leur métomorphose.

Mr. l'Abbé G. Shawenigan.—La rose transmise embauma notre appartement de son odeur en ouvrant la boîte. C'est une monstruosité des plus singulières. Un pédoncule ordinaire, sans nullement se renfler en calice à son extrémité, porte un verticille de cinq feuilles ordinaires, chacune avec ses cinq folioles comme pour servir d'involucre à une fleur. Mais au centre de cet involucre, au lieu d'une rose, ce ne sont que cinq petites feuilles mi-sépales et mi-pétales, c'est-à-dire que ces cinq petites feuilles qui sont vertes à leur extrémité ont pris la couleur et la consistance des pétales de rose ordinaires à leur base; la partie verte portant des dentelures et même des commencements de division, tandis que la partie pétaloïde, qui est d'un rose foncé, ne laisse voir ni dentelures ni nervures. Au centre, nulle trace d'androcée ni de gynécée, seulement une petite feuille carpellaire, velue-soyeuse, est repliée sur elle-même en forme d'ovaire. On dirait que la nature, hésitant dans sa détermination de former une fleur ou de se borner à des feuilles, se serait arrêtée dans sa marche pour demeurer entre les deux. Cette anomalie vient fortement à l'appui des naturalistes qui ne voient que des transformations de feuilles dans tous les organes de la floraison et de la fructification des plantes.

Dr. C. G. Pierreville.— Les trois coléoptères sont des Nitidules, *Epurva helvola*, Erichson, insectes assez communs. Le reptile est une Salamandre, *Salamandra symmetrica*, Harlan, une espèce assez rare et très-intéressante. Nous prenons cette espèce comme étant la *symmetrica*, cependant si les couleurs n'ont pas été altérées par l'alcool ce pourrait bien être une espèce nouvelle. Dans la *symmetrica*, les points ocellés qu'on voit sur les côtés sont d'un rouge vermillon, et dans celle transmise ces points sont d'un blanc d'argent. Il faudrait des spécimens vivants pour s'assurer de la chose. Nous n'avons pas de véritables lézards en Canada. Les Salamandres qui leur ressemblent beaucoup par leur forme extérieure, s'en distinguent toutefois par leur manque d'écaillés et par leurs doigts qui sont toujours dépourvus d'ongles. Nos remerciements pour l'envoi.

FAITS DIVERS.

L'exposition.—L'Histoire Naturelle a figuré dans l'exposition qui vient de se tenir à Québec les 12, 13, 14 et 15 Septembre courant, avec plus d'avantage que dans toutes celles qui ont eu lieu précédemment. C'est à peine si dans les expositions antérieures on a pu constater la présence de quelques sujets empaillés, mais cette année, Mammologie, Ornithologie, Ichthyologie, Erpétologie, Entomologie et jusqu'à l'Oologie y avaient de nombreux représentants. Malheureusement l'espace faisait défaut, et nombre de pièces, et des plus intéressantes, n'ont pu y figurer pour cette raison. C'est ainsi que Mr. F. X. Bélanger n'a pu placer qu'une dizaine de poissons avec une vingtaine d'oiseaux, sur des centaines qu'il avait à sa disposition. Ce sont l'Ornithologie et l'Entomologie qui étaient les plus largement représentées. La collection la plus remarquable était certainement celle de Mr. Lechevallier, de Montréal; elle se composait de plus de 150 espèces dans tous les ordres, et parmi lesquelles s'en trouvaient de très-rares. Venait ensuite Mr. Anderson, de Lévis; ses quatre vitrines présentaient certainement un coup-d'œil magnifique, et les 42 pièces qu'elles renfermaient étaient toutes bien montées et bien disposées, mais elles se bornaient au seul ordre des Rapaces, c'est-à-dire ne représentant qu'une seule section de collection. Mr. Bélanger, comme nous l'avons dit plus haut, n'avait pu placer qu'une vingtaine de pièces; cependant ses Tangaras aux couleurs si vives, et son héron à désinvolture si originale ont particulièrement attiré l'attention des visiteurs.

Pour l'Entomologie, Mr. Bowles de Québec, était avec nous le seul exposant. Les 22 cases que nous avons là, ne renfermaient pas moins de 2000 spécimens dans tous les ordres, presque tous du Canada et chacun avec son nom. Mr. Bowles avait deux magnifiques cases de Lépidoptères, mais rien des autres ordres, à l'exception d'une case d'insectes nuisibles, où le dessin était joint aux spécimens pour nous montrer l'insecte dans ses différents états ou à l'œuvre dans ses déprédations. Cette case, quoique se bornant à un petit nombre de spécimens, était des plus intéressantes.

Les mammifères et les reptiles n'étaient représentés là que par quelques pièces de montre.

La collection d'œufs de Mr. Lechevallier se composait de plus de 1200, tous étiquetés et déterminés. Il s'en trouvait parmi de très-rares et de grande valeur.

Nous allions oublier de mentionner une autre petite vitrine exposée par Mr. Craig de Ste. Foye, renfermant un nid de Troglodyte d'hiver, trouvé à Ste. Foye même, cette année, et dont nous faisons mention dans le présent numéro, page 291; et à côté, dans la même case, se voyait un Coucou à bec jaune, aussi avec son nid.

Le département de l'Histoire Naturelle a été l'un de ceux qui ont le plus attiré l'attention des visiteurs à l'Exposition; espérons que ces premiers succès engageront un plus grand nombre d'amateurs à concourir une autre année, afin de faire naître ou d'activer le goût de la jeunesse pour ces études si intéressantes et parfois si utiles.

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS D'AOUT 1871.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE.

Jours.	Lune.	Toronto.		S. John N.B.		Wolfville.		Montreal.		Québec.		3 Rivières.		St. Césaire.	
		Lat. 43° 39'	Lon. 79° 23'	Lat. 45° 16'	Lon. 66° 06'	Max	Min.	Lat. 45° 31'	Lon. 41° 54'	Lat. 48° 25'	environ.	Lat. 46° 20'	Lon. 72° 31'	Lat. 45° 15'	Lon. 73° 4'
		Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.
1		73.5	57.6	68.0	62.0			81.0	58.0	68.0	51.0			78.4	52.3
2		82.0	58.0	64.0	54.0			87.1	63.0	82.2	60.0			86.3	50.5
3		84.0	60.2	62.0	54.0			84.0	64.0	81.0	61.2			82.5	56.0
4		85.5	65.4	62.0	54.0			85.1	69.0	80.0	63.0			84.2	64.5
5		81.0	62.0	67.0	55.0			88.1	73.0	85.0	65.0			82.5	66.5
6		88.4	59.0	62.0	69.0			79.0	63.2	79.0	60.0			80.3	54.2
7	☾	80.8	61.5	72.0	56.0			89.3	68.0	86.6	52.0			91.3	56.5
8		89.4	66.4	70.0	57.0			78.5	71.0	72.5	65.0			80.5	54.5
9		78.2	57.0	67.0	60.0			83.2	63.1	62.4	57.0			75.5	62.5
10		77.2	53.2	67.0	54.0			88.0	63.0	79.0	50.0			85.2	50.5
11		81.5	54.4	70.0	57.0			89.3	64.9	87.0	63.0			90.0	54.3
12		71.0	58.8	67.0	56.0			82.6	59.7	82.0	62.0			86.5	55.2
13		73.5	54.0	71.0	56.0			85.2	62.0	80.2	48.0			84.2	46.3
14		79.7	56.6	77.0	57.0			79.4	61.7	78.0	46.0			82.5	49.2
15		82.0	63.4	68.0	59.0			88.7	65.0	90.0	50.0			94.2	55.3
16	☉	89.5	67.4	59.0	57.0			86.3	71.7	69.0	65.0			87.3	70.2
17		75.8	53.4	65.0	56.0			81.9	65.0	79.6	61.0			76.5	61.3
18		76.0	52.0	66.0	53.0			61.6	59.8	82.8	49.0			70.4	52.5
19		74.5	46.0	65.0	53.0			71.2	56.7	76.0	50.0			66.2	51.2
20		70.0	59.0	70.0	51.0			62.0	57.1	75.0	45.0			67.3	41.3
21		67.4	52.4	65.0	52.0			81.9	57.0	83.2	43.0			86.2	43.5
22		74.5	56.0	70.0	49.0			81.0	58.0	89.0	46.0			84.5	47.2
23	☾	83.2	63.8	66.0	59.0			83.2	66.0	82.0	48.0			80.2	62.0
24		84.8	61.4	57.0	55.0			87.1	69.0	83.0	63.0			84.3	65.2
25		74.5	49.0	67.0	55.0			81.7	63.2	77.0	52.0			83.2	54.5
26		67.0	57.2	69.0	52.0			73.1	61.8	65.0	53.0			78.3	48.2
27		72.0	60.0	61.0	54.0			64.0	62.1	65.2	60.0			83.0	60.5
28		69.0	54.8	70.0	56.0			68.3	57.4	83.2	55.0			80.3	52.2
29		75.2	64.2	68.0	57.0			76.0	65.0	72.8	55.0			80.3	56.3
30	☉	72.8	59.5	63.0	59.0			72.0	64.5	69.0	63.0			76.5	64.2
31		65.5	52.6	61.0	53.0			70.2	59.4	66.2	55.0			65.5	54.5
Moy.		67.4		59.3				71.3		66.4				68.1	
EX-TRÊME.		Max. 89.5		77.0				89.3		90.0				94.2	
		Min. 46.0		49.0				56.7		43.0				65.5	

Nos lieux d'observations, d'après les températures maxima, minima et moyenne, se rangent, pour le mois d'Août, dans l'ordre suivant :

	Maxima.		Minima.		Moyenne.
St. Césaire	94.2	Québec	43.0	Montréal	71.3
Québec	90.0	Toronto	46.0	St. Césaire	68.1
Toronto	89.5	St. John N.-B.	49.0	Toronto	67.4
Montréal	89.3	Montréal	56.7	Québec	66.4
St. John N.-B.	77.0	St. Césaire	65.5	Trois-Rivières	68.0
Trois-Rivières		Trois-Rivières		St. John N.-B.	
Wolfville		Wolfville		Wolfville	

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS D'AOUT 1871.

TABLEAU DE L'ÉTAT DU CIEL.

Le signe ○ signifie beau temps; ⊕ variable ou demi-couvert; ⊙ couvert; ⊕ orage avec tonnerre; P pluie et n. neige.

Jours.	Toronto.			St. Jean N.B.			Wolfville.			Montreal.			Québec.			3 Rivieres.			St. Césaire.		
	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.
1	○		e.	○	0.020	s.			○		n. e.	○		s. o.				○			n. e.
2	○		s. e.	○		s. o.			○		o.	○		s. o.				○			n. o.
3	○		r.	○	.030	s. c.			○		o.	○		s. o.				○			s. o.
4	○		s. o.	○		s. o.			○		o.	○		s. o.				○			s. o.
5	○		n. o.	○	.300	e.			○	0.496	o.	○		s. o.				○			s. o.
6	○		n. o.	○	1.230	n. o.			○		o.	○		s. o.				○			o.
7	○	.120	e.	○		s. o.			○	.129	s.	○		s. o.				○			o.
8	○		o.	○		s. o.			○	1.003	o.	○		s. o.				○			s. o.
9	○		n. o.	○	.430	s.			○		o.	○	pl.	n. e.				○			s. o.
10	○		s. e.	○		n.			○		n. o.	○	pl.	s. o.				○			n. o.
11	○		n.	○		n. c.			○		s. o.	○		s. o.				○			n. o.
12	○		n. e.	○		s. o.			○		n. e.	○		s. o.				○			n. o.
13	○		n. e.	○		n. c.			○		n. o.	○		s. o.				○			n.
14	○		e.	○		s.			○		n. e.	○		n. e.				○			s. e.
15	○	.330	s. e.	○	pl.	s.			○		n. e.	○		s. o.				○			s. e.
16	○		n. o.	○		s. o.			○	.251	o.	○	pl.	n. e.				○			s. o.
17	○		o.	○	.265	s.			○		o.	○		s. o.				○			n. o.
18	○		o.	○	.050	s. o.			○	.267	o.	○	pl.	s. o.				○			s. o.
19	○		s.	○	.015	n. o.			○		o.	○	pl.	n. e.				○			s. o.
20	○	.270	n. e.	○		n. o.			○		n. e.	○		s. o.				○			o.
21	○		n.	○		s. o.			○		n. e.	○		s. o.				○			o.
22	○		e.	○		s. o.			○		n. e.	○		n. e.				○			e.
23	○	.040	s.	○		s. o.			○		s. o.	○		s. o.				○			s.
24	○		n. o.	○		s. o.			○		s. o.	○		s. o.				○			s.
25	○		n.	○	.080	s. o.			○	.281	o.	○	pl.	s. o.				○			o.
26	○	1.036	n. e.	○		s. o.			○		o.	○		s. o.				○			n. o.
27	○	.020	n.	○	.080	s.			○	.021	s.	○		s. o.				○			n. o.
28	○	.100	e.	○	1.270	n. e.			○	.468	n. e.	○	pl.	n. e.				○			n. o.
29	○	.88	s.	○		s. o.			○	.084	s.	○		s. o.				○			s. o.
30	○		s. o.	○	.060	s. o.			○	.067	s.	○	pl.	n. e.				○			s. o.
31	○		o.	○	.900	s. o.			○		o.	○		s. o.				○			s. o.
pl. 2.800 pes.			pl. 4.73 pes.						pl. 3.066 pes.			pl. 10 jrs.						pl. 19.09 pes.			

Août n'en a pas cédé à ses devanciers pour faire de l'été 1871 un été à basse température; en somme, cependant, cette température se trouvera encore au dessus de celle de 1869.

L'abondance de pluies que nous avons eu en Août a singulièrement favorisé le développement du *botrytis* qui cause la maladie de la pomme de terre. On n'entend de toutes parts que plaintes à ce sujet. Par contre, les céréales donneront un rendement dans notre Province bien au dessus de la moyenne ordinaire.